

Retour sur Ayn Rand : d'Atlas shrugged à La grève libérale



Retour sur Ayn Rand : d'Atlas shrugged à La grève libérale, Roman populaire et roman philosophique

Ayn Rand : *La Grève*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sophie Bastide-Foltz, Les Belles lettres, 1168 p, 29,50 €.
Alain Laurent : *Ayn Rand ou la passion de l'égoïsme rationnel*, Les Belles Lettres, 240 p, 24 €.

Les voies du succès sont-elles impénétrables? Dans le cas de *La Grève* d'Ayn Rand, il s'en faut de peu pour que nous arrivions à totalement élucider les raisons qui ont permis de faire de ce livre le plus lu aux Etats-Unis après la Bible, avec dix millions d'exemplaires vendus, grâce à l'adéquation du roman populaire et son efficace philosophie politique. Hélas, bien moins vendu en France...

Au cours de cette apocalypse programmée de l'économie américaine, parmi laquelle se débattent la féminine Dagny Taggart, entrepreneuse en chemins de fer, l'industriel de l'acier Hank Rearden et le mystérieux John Galt, les ressorts du roman populaire et d'aventure, venus d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue, sont utilisés avec autant de dynamisme que de finesse. En effet, complot, filatures mystérieuses, enlèvement, amours lointains et romanesques, suicide mélodramatique, adultère infâme, attaque d'usine par les émeutiers sont le lot de ce fleuron romanesque. Suspense et rebondissements ne cessent d'irriguer ce roman feuilleton large, intense, foisonnant et coulant comme un fleuve. A ceux qui trouveraient cette accumulation dramatique un peu trop hollywoodienne, qui la traiteraient de bruyante et racoleuse boîte à outil de la facilité démagogique, on ne peut que leur demander pourquoi ils n'en font pas autant, voire mieux. Car la vie est une aventure. L'érection du capitalisme libéral également. Les héros que sont les entrepreneurs, Dagny, Hank et John, réussissent à construire des rails d'une nouvelle qualité, des ponts et des lignes audacieux, un moteur révolutionnaire qui fait de l'électricité statique de l'air une électricité cinétique.

Hélas, devant la rapacité du social étatismes, la disparition mystérieuse des entrepreneurs et des travailleurs créatifs est bien cette « grève » des meilleurs qui

refusent de cautionner une société collectiviste et confiscatoire, captatrice de leur bonheur et de leur richesse : finalement destructrice de l'économie du pays entier et source de pauvreté, hors quelques parasites au sommet de l'état, là où un capitalisme de connivence égalitariste gère bien mal la pénurie inévitable. Contre le Léviathan, le mystérieux John Galt (« Qui est John Galt ? » étant la phrase inaugurale, puis récurrente et devenue magique) se dresse, humble et fier, débauchant l'élite.

Evidemment, pour poser les limites de l'exercice, on peut arguer du type marmoréen de ces héros, durs et inflexibles, élégants et acérés, à la limite de la vraisemblance, où la compétence et le mérite n'ont rien de coupable. Ils sont opposés à celui veule et mou d'un James Taggart qui se couche devant le gouvernement et sa redistribution tentaculaire, de la conventionnelle, bête et poisseuse femme d'Hank, Lilian, des grands patrons suçant les aides publiques et castrant la concurrence, et de bien d'autres, revanchards et plaintifs ou pontifiants intellectuels envenimés par le communisme. N'oublions pas à cet égard qu'Ayn Rand écrit dans un contexte historique particulier : celui de la guerre froide.

Cette somme est également un tableau géographique, entre New York et la Californie, grâce à la dimension symbolique des chemins de fer qui innervent la conquête du continent américain, de ce réseau économique qui nourrit les échanges ; mais aussi grâce au lyrisme intense des paysages évoqués. A cette nouvelle conquête de l'Ouest par la construction de la « John Galt Line » dans les Rocheuses (ce en quoi Ayn Rand observe une continuité avec une mythologie fondatrice américaine) s'ajoutent les péripéties exaltantes de la réussite.

Mais les forces de la réaction, dans un combat titanesque et archétypal entre le bien et le mal, détruisent tous leurs efforts en prenant aux riches pour engraisser de paresseux fonctionnaires, des assistés et d'incapables et tonitruants idéologues au prétexte de l'égalité. Ce qui permet une satire pénétrante des intellectuels progressistes et altruistes (traduisez : tyrans marxistes et collectivisateurs à leur profit). Contrer les entrepreneurs, les faire échouer, entraîner la ruine générale, les révoltes, les pillages et la famine du pays entier, tout cela ressemble à un film à grand spectacle. Qui paraît s'achever par une apocalypse économique définitive, d'abord pathétique, ensuite profondément tragique. Bien sûr, en une sorte d'happy end promis, après que l'héroïque, le surhomme nietzschéen, John Galt ait ridiculisé ses geôliers et soit délivré par ses amis, le continent pourra relancer, sur ces gravats fumants, la production de l'acier, du chemin de fer et du fabuleux moteur, mais aussi l'activité des intellectuels, écrivains et musiciens, des génies de la constitution américaine révisée. De façon que, même si cela peut paraître un peu trop messianique, l'utopie concrètement réalisable de la prospérité libérale s'installe sur le monde. Mais n'est-ce pas ce qu'ont, en grande partie, réussi les Américains, depuis l'idéal des pionniers et de la constitution de 1787, quoique entravé par des guerres intra et extraterritoriales, par des épisodes désastreusement keynésiens...

La dimension anti-utopique, dans la lignée de Zamiatine, Huxley, Orwell ou Bradbury, est criante : au gouvernement idéal et planétaire de l'entraide universelle, d'inspiration évidemment léniniste et communiste répond la réalisation effective de l'incurie, de l'irresponsabilité et de l'égalitarisme : l'effondrement économique, la paupérisation généralisée et le chaos criminel. Alors qu'une réaliste utopie, plus pragmatique et mesurée que celle de Thomas More, et soumise aux seuls devoirs du travail échangé et de la liberté, réussit à s'implanter grâce à cette création de John Galt : « Atlantis » (p 703) ou l'Atlantide dans les Rocheuses ». Cette cité idéale cachée « du libre-échange et de la libre pensée » (p 1066) est le fruit de la bonne volonté d'esprits d'élite, avec un banquier, un juriste, un compositeur et bien d'autres, chacun travaillant

là de ses mains, après avoir lâché le monde pourri du collectivisme. D'Anconia va plus loin que la grève, il peaufine faillites et krachs pour précipiter la chute et espérer, après la table rase, construire un nouveau monde. Notre John Galt, loin d'être un riche financier, est un étudiant et ouvrier modeste, animé par la raison et la sérénité.

Si l'on voit dans *La Grève* l'ascension des créateurs et des travailleurs au service de leurs propres intérêts égoïstes, l'on y voit également cette « vertu égoïste », (pour reprendre le titre de l'essai d'Ayn Rand) opposée à l'altruisme, qu'elle appelle « mal absolu » et « cannibalisme moral » (Laurent p 74). Car la solidarité obère en effet la liberté et l'égoïsme nécessaire de la créativité et du mérite récompensé. Certes, mais c'est un peu trop faire fi d'une empathie, d'une charité privée qui doit rester possible si elle n'a pas pour effet pervers de déresponsabiliser celui qui la reçoit...

Une réflexion éthique sous-tend également la richesse des portraits psychologiques. La critique de la notion de péché originel (p 1023) en tant que culpabilité innée au détriment de la pensée libre permet d'expliquer pourquoi la femme de Hank, Lilian, ne peut voir l'amour que comme une salissure. Quant à la précieuse et pathétique Cheryl qui se suicide après son mariage prometteur avec l'infect James Taggart, voilà tout un roman réaliste et social dans le roman, qui montre comment les aspirations les meilleures peuvent être fauchées par la veulerie d'un homme qui prétend être aimé pour lui-même, comme par une sorte de charité universelle, alors qu'il ne le mérite en rien. L'amour n'est pas un dû, son besoin ne permet en rien sa légitimité. De même le « à chacun selon ses besoins » de Marx est ici invalidé par la tyrannie des besoins des employés d'une usine dont ils détruisent les capacités, au détriment des valeurs du travail et du mérite, car « toutes les valeurs sont relatives ! » (p 992)

Ainsi en cet apologue dont la morale est explicite, rien de cette société avilie ne résiste à l'exigence d'Ayn Rand en grande redresseuse de torts. L'éducation « ne peut laisser la moindre place à l'irrationnel » (p 786). Les arts n'échappent pas à sa vindicte : « Des galeries d'art où elle retrouvait le style de dessins qu'elle avait vu tracés à la craie sur les trottoirs des quartiers déshérités de son enfance ; des romans qui prétendaient prouver l'absurdité de la science, de l'industrie, de la civilisation et de l'amour, dans un langage que son père n'aurait pas employé dans ses pires moments d'ivrognerie. » (p 874) La justice n'existe plus : « les questions du bien et du mal n'avaient pas leur place dans une salle d'audience et que les hommes chargés de rendre la justice étaient assez sages pour savoir que la justice n'existait pas. » (p 930)

L'amour, en tant qu'indispensable élément romanesque, est traité non sans les égards de la raison, dans le cadre de l'objectivisme d'Ayn Rand, ce qui ne lui ôte aucune poésie. Qu'importe que Dagny ait trois amants d'amour successifs, d'Anconina, Hank Rearden et John Galt. Qu'importe que le second soit marié. Ce lien strictement conventionnel n'a aucune réalité devant le sens de l'amour fondé sur l'admiration juste et réciproque, en de belles pages lyriques. Le mariage, s'il n'est que convention sociale, n'est bon qu'à être méprisé, jeté, ce dont témoigne la façon méritée dont Lilian est abolie par son mari Rearden, dont l'adultère, un moment considéré en son for intérieur comme coupable, devient aussi juste que l'est Dagny elle-même. Ainsi ces amours romantiques et cependant réalistes se vivent au-delà des préjugés et des interdits. Et il est juste qu'il en soit ainsi.

Au-delà et au cœur du roman, conjointement à l'enchaînement des actions, intimes ou à grand spectacle, conversations et argumentations permettent d'asoir le substrat philosophique. Les soixante pages du vaste discours radiophonique de John Galt sont évidemment une mise en abyme du roman tout entier : ce que l'action mettait efficacement en place est ici théorisé en une énorme production argumentative. Lorsque l'éditeur demanda des coupures, elle rétorqua : « Couperiez-vous la Bible ? » (Laurent,

p 101). Superfétatoire pour les uns, hautement nécessaire pour les autres, on peut imaginer que ce discours est inaudible pour l'immense majorité des auditeurs radiophoniques, mais il est le coup de tonnerre de l'expression de la liberté intellectuelle, surtout sachant que son auteur bloque toutes les émissions nationales pour propager à la place ses principes. Parmi lesquelles la démonstration de la ruine obligée d'un système collectiviste étouffant toute initiative, sauf celle de « la grève » des meilleurs en attendant de pouvoir revigorer le pays. C'est un réel essai de philosophie politique à l'acmé du roman, le morceau de bravoure du mystérieux héros en même temps que le manifeste « objectiviste » d'Ayn Rand, grande lectrice d'Aristote : le réel est connaissable au moyen de la raison, de l'identité et de la causalité, et l'égoïsme est rationnel car il permet le développement de soi et de chacun pour soi dans le cadre d'une société juste et non biaisée par la redistribution. L'égoïsme y est valorisé au contraire de cet altruisme obligatoire qui plombe les réussites pour encourager l'assistanat : « Je jure, sur ma vie et sur l'amour que j'ai pour elle, de ne jamais vivre pour les autres, ni demander aux autres de vivre pour moi », conclue John Galt (p 1068).

En « Atlantis » (p 703), ce dernier martèle : « nous échangeons des réussites, pas des faillites ; des valeurs pas des besoins. Nous sommes indépendant les uns des autres et pourtant nous nous développons ensemble. » (p 724) Ce qui n'est pas loin de la main invisible du marché d'Adam Smith et réduit la part nécessaire de l'état. En effet le capitalisme libéral de l'industrie et du commerce rendent bien plus de service à l'humanité que les états dont le rôle doit se limiter à maintenir la paix et protéger propriétés et contrats. Ce pourquoi « un gouvernement légitime a trois fonctions régaliennes » (p 1062), police, armée et justice, ce qui est conformes aux conceptions limitatives du philosophe Robert Nozick. Reste, ajouterons-nous, à convenir d'un état, d'une constitution et de législateurs qui protègent avant tout les libertés, individuelles, de propriété, de contrat et de concurrence. Développer les potentialités de tous, bien ; mais que faire des plus faibles ? Certes ils dépendent d'une économie de la richesse qui leur assurera emploi et reconnaissance, mais pense-t-on aux faiblesses physiques et mentales, aux plus déshérités de la vie ? Le roman n'aborde pas cette question pourtant judicieuse...

Egalité des chances, principe de précaution, collectivisation des moyens de production, redistribution des riches spoliateurs vers les besoins des plus pauvres, tels sont les dogmes de l'état tyrannique honni qui oppresse cette Amérique de fiction jusqu'à laminer toutes ses richesses. Ainsi le titre américain, *Atlas shrugged*, est bien ce titan qui porte le monde sur ses épaules. Mais à force de le surcharger du poids de l'état et de l'altruisme, vient le jour où doit secouer le joug et faire grève. *La Grève* d'ailleurs était le titre préparatoire, abandonné pour éviter d'éventuelles confusions avec celles des syndicats.

Nous savions depuis les premiers chapitres qu'il s'agissait d'un roman à thèse, catégorie trop facilement méprisée, puisqu'ici le gros de la doctrine est bien corroborée par l'Histoire qui a pu constater l'échec des communismes et la réussite des démocraties et économies libérales, y compris pour le plus grand nombre. Les titres de chapitres relancent alors l'intrigue ou abordent des points doctrinaux (« A but non lucratif », « Exploitants et exploités », « Le signe du dollar ») quand les dialogues des personnages sont truffés d'idées, d'arguments et de contre-arguments, sans empêcher le plaisir de la lecture. Ainsi liberté individuelle, égoïsme objectif, respect et vertu de l'argent, travail, créativité et poursuite du bonheur, sont les valeurs infrangibles du livre et de la pensée d'Ayn Rand. Sans compter le féminisme, puisque Dagny est une femme d'affaire intrépide, talentueuse et libre de préjugés, quoique capable de soumission, voire de masochisme, devant l'amour charnel du mâle, fait rare et conspué encore en 1957 quand

le roman parut. Ce « réalisme romantique » (Laurent p 123) selon Ayn Rand elle-même, et pétri d'idéaux n'est pas sans participer à la persuasion romanesque de ce roman total et non totalitaire.

Certes, cette épopée du libéralisme économique et des mœurs peut sembler un brin caricaturale, voire trop manichéenne. Mais on répondra que le socialisme, cette « route de la servitude » pour reprendre le titre d'Hayek, a mené la Russie à la même abomination. Ayn Rand, née en 1905 à Saint-Petersbourg, a vécu cette spoliation par les médiocres, les idéologues et la violence de la révolution bolchevique, de l'intérieur. Le rayon de la mort fabriqué par les sbires du gouvernement en son roman est l'image de cette volonté d'éradication de toute vie libre. C'est en 1926 qu'elle réussit à fuir le communisme afin de brillamment construire sa liberté de scénariste et d'écrivaine aux Etats-Unis, ce dont témoigne avec autant de précision que de clarté la biographie d'Alain Laurent.

Le biographe en effet ne se contente pas d'un récit de la carrière hollywoodienne et d'écrivain d'Ayn Rand, de ses amours controversées, mais il déplie avec soin la pensée de son héroïne, son athéisme (récusant la droite religieuse, ses communautés peu individualistes) son antiracisme et son anticommunautarisme, respectueuse en cela de la dignité de l'individu. Comme les Libertariens, elle postule qu'« esprits libres et marché libre » vont de pair (Laurent p 134). Sans être un panégyriste, il n'oublie pas son côté despotique (en contradiction avec l'éthique de La Grève), sa propension à caricaturer les philosophes qu'elle connaît bien trop peu, ses lourdeurs péremptoire comme le « A est A » (p 1013) répété du discours de John Galt, les dérives sectaires de ses disciples propagandistes. Cependant le peu d'intégrité de l'auteur ne doit pas occulter l'intérêt indubitable de l'œuvre, même excessive. Ce pourquoi nous ne ferons pas de La Grève une Bible, ni de la Bible d'ailleurs...

Il reste une talentueuse écrivaine qui sait insuffler dramatisme à son intrigue, vastitude à son épopée, pénétration intellectuelle à ses idées et psychologie dynamique à ses personnages, parfois repoussants, parfois magnifiquement attachants. Avec des héros enfin positifs, sans niaiserie. Serait-ce excessif de compter Ayn Rand parmi les grandes auteures mondiales, au côté de Murasaki Shikibu, de Mary Shelley, d'Emily Dickinson ?

Quant à la France, elle n'est plus, dans le roman d'Ayn Rand, qu'une de ces « républiques populaires d'Europe » (p 552) où « produire et faire du commerce étant illégal, les meilleurs hommes d'Europe n'ont de d'autre choix que de se réfugier dans l'illégalité » (p 583) parmi des « populations réduites à l'état primitif » (p 825). Zones déshéritées par la tyrannie social-communiste, que l'on doit par solidarité (l'autre nom de la tyrannie) abreuver de subsides, d'aides, par bateaux entiers, ce contre quoi s'insurge Ragnar Dönneskjold en les coulant par le fond. Lorsque notre écrivain composait son manuscrit, dans les années cinquante, le parti communiste était fort influent dans l'hexagone. S'il le paraît moins aujourd'hui, ce n'est qu'une illusion tant l'idéologie socialo-marxiste imprègne les mentalités. La dette française est abyssale, l'état providence est une fiction clientéliste et contre-productive, son prétendu modèle social est un panier percé, son industrie n'est pas encore complètement exsangue, saignée par les prélèvements obligatoires, ses créateurs de richesses sont conspués, s'exilent trop souvent... On regarde son nombril malade, sans voir que près de nous des pays savent réussir, Suède Allemagne ou Canada. On ne s'étonne pas, hélas, que *La Grève* soit au pays d'un Voltaire trahi, si peu lue, ou du bout d'un bec méprisant, en fait dangereusement ignorée. La prédiction d'Ayn Rand est-elle en train de s'accomplir ? Il y a bien urgence à lire *Atlas shrugged*.